Ouvrez la cage aux oiseaux

Mois de juin 1976, Pierre à dix ans et pour lui c'est l'heure du départ pour les grandes vacances. Ce voyage avec ses parents sera un aller sans retour.

Il fera la rencontre de Fabienne, une petite voyageuse belge qui lui donnera son premier baiser, un baiser différent de ceux de papa et maman.

Sans s'en rendre compte, il laissera derrière lui le petit garçon qu'il était et rentrera comme un grand. Le cœur plus lourd, plus gros. Un voyage pour découvrir se qu'il ne sera nommer, un grand secret caché au fond de lui, l'amour.

Ouvrez la cage aux oiseaux...

Le début des vacances ça commençait par une virée au Mammouth avec les grands frères. Masques, palmes et tuba. La panoplie complète du parfait plongeur, les araignées et les tourteaux avaient déjà des sueurs froides, on allait débarquer en famille. La camionnette du boulot de papa était réquisitionnée pour le grand départ parce qu'en plus des quatre garçons, il y avait mes trois sœurs, plus la ménagerie, Milou le fox papillon, les canaris et les perruches de maman, l'Arche de Noé.

Mais il fallait caser la logistique et il y avait un sacré bordel. Mes parents lâchaient la troupe tout l'été au camping, ils ne passaient que juillet avec nous, les grands s'occupaient des petits au mois d'août. Tentes marabout, camping gaz, tables, chaises, bateaux et matelas gonflables, les fringues, la bouffe. À chaque départ, j'avais l'impression que l'on déménageait. La camionnette avait un gros logo Mobil oil sur les côtés.

Mon père passait faire le plein à son entrepôt, il avait les clés le petit malin, il n'y a pas de petites économies disait-il. J'adorais l'odeur de l'essence. La station au dépôt était très ancienne et très belle. Deux gros flacons en verre se remplissaient et se vidaient, comme un jeu de vase communicant avec le son caractéristique des chiffres compteurs comme les vieux flipper, le tout actionné par un levier en fonte gravé « Maison Legendre » pour le pompage. Quand le père faisait le plein, c'était magique. Puis après, c'était la route. Moi, le plus petit, et les grands étaient assis à l'arrière, soit sur un carton, un sac, une glacière. Roule, roule petit bolide. Papa, à l'avant, fumait ses Gauloises Caporal, le chien scrutait la route debout sur le carter du bloc moteur de l'Estafette Renault et maman tentait de tricoter dans le tangage de ce navire. Sur la fenêtre arrière, il y avait l'autocollant pour le jeu Europe 1. Le jeu Europe Stop avait un principe on ne peut plus simple : vous écoutiez cette station et vous pouviez gagner. Il fallait "simplement" se retrouver sur la même route que la voiture bariolée aux couleurs de la célèbre radio, pour qu'elle vous repère. Elle pouvait vous arrêter, vous deviez juste dire « j'écoute Europe 1 » et vous pouviez gagner le prix de vos vacances. Papa était plus RTL et nous n'avons jamais été arrêtés.

L'arrivée était un rituel avec un arrêt obligatoire au Bazar du village, la caverne d'Ali Baba ce petit magasin, le rêve grandeur nature. Ma maman, l'ange Marie, achetait ses petites bonbonnes de gaz et des méduses pour tout le monde. J'avais le droit à un jouet ou deux...

Un été j'ai croisé un parachutiste cerf-volant, le GI Américain avec toute sa panoplie et puis une mallette complète du tour de France avec tous les coureurs, l'équipe Milko, Mercier et Gan au complet, la classe. Un beau parcours sur le sable et à moi les grandes échappées.

J'adorais marcher pieds nus, mettre mes chaussures aux clous et sentir avec mes orteils, le goudron chaud, ce bitume toujours recouvert d'une fine pellicule de sable me nettoyait les pieds comme une pierre ponce. Il y avait un café à l'entrée du camping : « Le Bilboquet » le contraste saisissant entre le sable chaud de l'extérieur et le carrelage frais de la salle principale était un délice de sensation et un souvenir inoubliable. C'était un café tabac simple aux murs de façade d'un blanc éclatant peint à la chaux. Il y avait une énorme bombonne de gaz à l'extérieur entourée d'un grillage de sécurité, elle ronronnait toute la journée comme un tigre, les portes étaient toujours grandes ouvertes, la salle était simple et la dizaine de tables, toutes tournées vers la mer, offraient chacune un point de vue magnifique. Ma place préférée était au comptoir, face à la patronne qui faisait ses mots croisés, ou qui lisait son horoscope, pile poil sous le grand ventilateur.

- Il annonce du bon pour les gémeaux toute la semaine Pierre.

Le formica orange et bleu claquait sur un sol en damier noir et blanc. Il y avait un cendrier sur chaque table et une marque pour chacun de ces objets, Casanis, Gauloise, Ricard etc.... Sur la tomette rouge des toilettes, il y avait toujours un peu de sable et la fenêtre ouverte laissait entrer une odeur de bord de mer qui se mélangeait à l'odeur d'urine et donnait à ces petits coins un parfum de vacances. Les pompes à

pression distribuait aussi de la limonade. Derrière le comptoir, il y avait une multitude de bouteilles d'alcool en tout genre, une dizaine de canettes de soda étaient alignées sur une étagère pour indiquer aux petites têtes comme moi ce qu'il y avait comme choix. Gini, Orangina, Coca-Cola, Ricqlès, Schweppes, Pschitt orange ou citron, Canada Dry, Pepsi etc. Toutes avaient pris le soleil et il flottait à l'intérieur de chaque petite bouteille un dépôt maronnasse.

- Si tu bois celle-là, tu passeras tes vacances au cabinet, me disait le patron.

Une vitrine tournait toute la journée, présentation des desserts du jour, crème caramel, mousse au chocolat et tarte aux fraises. Près de l'entrée un congélateur Gervais cachait des merveilles. Pots vanille fraise ou chocolat, mais aussi, les Krokim, Kim cool, les Kimy et les Kimpouss. Mon dieu, j'aurais donné ma vie, pour vivre toute l'année au Bilboquet, pour que ce soit toujours l'été. Cet endroit était la vie. Situé à l'entrée du camping, il offrait un point de vue sur les arrivées et les départs.

- Tiens des Normands ! Il a ton âge Pierre, un nouveau copain peut-être.

Un nouveau copain, des cons sur le départ, c'était *Voici* avec trente ans d'avance et les *peoples*, c'était nous. Ce klaxon-là, c'était celui du boucher, celui plus grave et plus long, c'était le boulanger, les femmes, toujours à la tâche, rappiquaient. Tôt le matin c'était Ouest France, mais lui, il parlait directement dans son micro et là, ce sont les hommes qui arrivaient.

- « Ouestrtttttttt France le quotidien de vos vacances ».

J'étais perché et caressais le métal frais de mon tabouret avec mes panards en regardant tout ce petit manège. La patronne m'avait à la bonne et moi j'aimais son décolleté. Ses dentelles noires m'intriguaient. Nous faisons souvent des parties de dames. Je me levais tôt et ma matinée se passait entre la plage et le café. L'après-midi, si c'était marée basse, c'était la pêche aux coques en famille. Le principe était simple, mais il fallait que toute la famille s'y colle, les filles pour le ramassage avec sauts et bassines et les hommes pour taper des pieds. Il fallait se rapprocher au plus près des vagues mais ne pas avoir les pieds dans l'eau, à un ou deux mètres des vagues, là où le sable était bien humide, mais pas trempé. Moi, mes frères et mon père, nous tenions les mains et frappions le sol avec nos pieds en avançant doucement. Derrière nous suivaient mes sœurs et ma mère. Les coques sortaient de leurs cachettes, pensant sûrement que la mer remontait plus tôt que prévu. Le tour était joué. Des sauts entiers. Les mouettes aussi venaient festoyer. Ils n'étaient pas nombreux à connaître cette technique de pêche et souvent, un touriste débarquait en se demandant ce que nous fabriquions. Le secret, c'était d'être une famille nombreuse. Si le touriste était étranger, mon père ne se dégonflait pas, il parlait toutes les langues, rien de plus simple, il répondait en français, mais avec un accent, Anglais ou Allemand, c'était selon.

- What are you doing?

- Nouille ramassone des coques.

Le British avait l'air d'avoir compris et ça marchait aussi avec les Allemands, mon père en avait croisé dans son enfance.

- Warum sind Sie hier ?

- Da, ramassons grosseu coques, ich bin famous.

Avec les Belges, tout était plus simple et c'est comme ça que j'ai croisé Fabienne Croquet.

Ses parents étaient venus sur l'invitation de mon père pour goûter ces fameuses coques. Ma mère les préparait dans un bouillon de bouquet garni avec juste ce qu'il faut d'ail et de persil, un régal. Mon père avait débouché du blanc et le père de Fabienne y tenait, demain ça serait allée douze, place quarante-sept.

- Vous y goûterez la bière que nous avons su ramener, c'est mon frère qui la brasse. C'est de l'artisanal attention !

Ça a tout de suite collé entre mes parents et la famille Croquet. Madame Croquet avait d'ailleurs souligné :

- Tu as vu Fabienne, Pierre et toi, avez le même âge, il est du même mois, des petits gémeaux.

- Oh mon dieu qu'elle nous en fait voir la petite et puis casse-cou, un vrai petit gars.

Pareil, pour le nôtre. Pas trop loin Pierre !

- Non, t'inquiète m'man.

J'ai ramené mon joli trésor de guerre au Bilboquet, mon père m'avait discrètement donné une pièce de cinq francs.

- Allez-vous prendre des glaces.

Près du feu de camp du camping, mes grands frères et sœurs m'avaient charrié au passage. J'étais heureux et aussi inquiet. Ça cognait fort dans ma poitrine et ça voulait dire, moins à mon aise, moins doué pour les blagues, moins équilibriste et casse-cou qu'à mon habitude, elle était vraiment belle, à en donner la chair de poule. Elle portait une petite robe à bretelles un peu sale, pas de chaussures et ses cheveux raides étaient blonds comme la paille, une vraie carte postale. Son petit nez en trompette indiquait la direction de deux petites billes bleues délicates sous des sourcils jaunes et sa bouche était posée sur un visage tout rond, comme pour remercier la vie d'offrir un si beau spectacle. Moi, je remerciais le ciel d'avoir glissé cinq francs dans la poche de mon père, pour que ça termine dans la mienne. Elle en avait fait du voyage cette pépite d'argent, pour offrir ce soir un Gini à miss badaboum, Fabienne Croquet était déjà ma petite croquette. C'est moi qui offrais, alors forcément, je ne passais plus les portes. C'était romantique le bruit des vagues à la tombée du jour. Assis dans le sable, elle me parlait de la Belgique, Liège.

- C'est là-bas qu'ils font les bouchons ?

Je savais bien que j'allais en dire des conneries et celle-là, avait fait glousser la jolie Belge jusque tard. Un peu vexé, j'ai su réajuster le tir en lui parlant d'un pilote de moto Belge que j'adorais, Roger DeCoster, et elle adorait le motocross, son père l'emmenait souvent voir des courses, sur le célèbre circuit de Namur. DeCoster gagnait presque tout le temps. La Belgique me paraissait loin, mais quand croquette parade m'a dit :

- Non pas trop, ça touche la France.

Je comprenais mieux l'importance de la géographie à présent et tout est devenu possible. Nous étions rentrés en évitant les pièges de l'obscurité, surtout l'entrée du camping et ses conteneurs à poubelles, sorte de grandes bennes, où le propriétaire mettait le feu le soir, pour brûler les déchets. Il y avait quelques morceaux de bouteilles qui traînaient avant le ménage du lendemain. Un soir, un de mes grands frères avait jeté une bombe de laque à cheveux dans les flammes. L'explosion réveilla tout le camping et le grand frère eut le droit à son coup de pied au cul du mois de juillet, il en prenait un par mois en général. Elle m'a pris la main pour suivre mes pas, puis lâché avant les néons du Bilboquet.

- Alors Pierre, on traîne !

Avait dit au passage une de mes sœurs toujours assises au feu de camp.

Tu as combien de frère et sœurs ?

- Sept, quatre frères et trois sœurs.

- Bah dis donc, tu en as de la chance. Moi je suis toute seule.

J'ai pensé, plus maintenant, plus maintenant.

- Bah vous voilà tous les deux, alors vous étiez où ?

Nos parents heureux, ivres, les cigarettes aux becs et cartes en mains, les joues et les épaules bien roses, souriaient bêtement.

- Sur la plage !

Nous avions répondu en cœur, alors le père de Fabienne avait dit qu'il fallait faire un vœu et se tenir par les petits doigts.

- Et après ?

Fabienne s'était approchée de mon l'oreille.

- On tire chacun en même temps en disant soit TIC ou TAC et si on dit tous les deux pareils, le vœu se réalisera.
- TAC ! TIC ! nous avons dit en même temps.
- Ça marche ton truc ?
- J'sais pas !

Je n'ai pensé qu'à cela cette nuit-là, sur mon matelas gonflable. Aux blondeurs des blés et aux yeux Bermudes. Fabienne Croquet, Fabienne Croquet, Fabienne Croquet, Fabienne Croquet, Fabienne Croquet, Fabienne Croquet. Les pensées les plus douces de tout l'univers.

- « Ouesttttttttt Franceeeee, le quotidien de vos vacances ».

Allée douze, place quarante-sept, c'était bien là. Il était tôt et rien ne bougeait, ça devait pioncer dur dans la caravane Rapido pliante. J'attendais depuis une bonne demi-heure, mais rien ne donnait signe de vie. Pas si grave, j'allais voir ce qu'il se passait du côté du Bilboquet et trouverait bien une combine pour repasser par là par hasard. Ce n'était pas vraiment la route de mon carré, mais bon, j'allais réfléchir calmement sur mon tabouret d'observation. Après tout je pouvais faire semblant de me promener ou de chercher mon chien, ça c'était une bonne idée. La patronne à l'entrée me frotta amoureusement le haut du crâne.

- Alors Pierrot, pas matinal ce matin ?
- Ah bon ?
- Y a ton papa qui est là.

Et il était là. C'était dimanche et ça poinçonnait du ticket PMU pour la course de l'après-midi avec le papa de Fabienne. L'horloge annonçait onze heures. Je n'avais vu personne, normal. Mes rêves m'avaient épuisé.

- Tiens v'là le petit Pierre ! Tu n'as pas vu ma petite Fafa, elle te cherchait, elle doit être sur la plage. Je restai sans voix alors mon père claqua des doigts devant mon nez.
- Plage ! Fabienne !

Je marchais vers ce qui ressemblait à ne pas s'y tromper à une petite forme blonde. Ces premiers mots ont été...

- J'ai rêvé de toi cette nuit.

La mer faisait un bruit de tous les diables et je m'enfonçais dans le sable en regardant l'océan.

- Et toi tu as rêvé de quoi ?

Après un long moment d'hésitation.

- Je ne sais plus.

J'étais sur des sables mouvants.

Fabienne Croquet déboulait sans chaussures dans mon jardin. Je devais mettre aux abris mes petits coureurs, si je voulais rouler dans les roues de mademoiselle, je leur expliquerais avec toutes les bonnes excuses et Poulidor comprendrait. Cet été ne ressemblait plus à ceux des années passées. Il fallait s'élever au-dessus des pâquerettes et quitter les verts pâturages pour des chemins plus dangereux.

- C'était quoi ton rêve Fabienne ?
- Un secret.

Un sourire a tout balayé, comme une rafale de vent en haut des dunes et Miss Badaboum a posé un baiser sur ma joue. Je me suis laissé faire, laissant loin les copains. Loin derrière, le cartable, les cagoules et les matins d'hiver. Ce baiser n'était pas comme celui de ma mère et il ne ressembla à aucun autre baiser, il

sentait le caramel et tout ce qu'il y avait de plus doux sur cette terre. Pour en avoir un autre, j'attendrais cent ans s'il le fallait, j'attendais déjà.

Au Bilboquet, la radio chantonnait le dernier tube de Pierre Perret « Ouvrez la cage aux oiseaux ». Mon père et Michel nous avaient embarqués à l'arrière de la Mercedes 300 berline. Elles étaient différentes les plaques belges, rouges et plus petites. Sur la lunette arrière, il y avait un autocollant « Ma voiture aime Shell ». Les sièges étaient en cuir couleur marron et les premiers kilomètres étaient difficiles. Je pensais que la banquette allait prendre feu. Magique croquette m'avait posé une serviette éponge pour que la chaleur du cuir soit supportable. Nous roulions le nez au vent et nos sourires en bandoulière. Son père travaillait dans une grosse boîte qui fabriquait des canettes de soda.

- Tu verras, dans quelques temps, il n'y aura plus de petites bouteilles, ce sera remplacé par les canettes à ouverture facile. Vous verrez les enfants.
- Moi je préfère quand même boire une bière dans une petite bouteille, plutôt qu'en conserve, ça change le goût.

Avait dit mon père.

- La bière, elle n'est bonne qu'à la pression, paroles de Belge et ce n'est pas du vulgaire métal, c'est de l'aluminium.

La criée, c'était un très grand hangar avec une balance au centre, des types en bras de chemise inscrivaient des chiffres sur leur petit carnet, d'autres en salopette apportaient des caisses de poissons baignant dans de la glace pilée et des femmes triaient d'autres poissons ou crustacés dans d'autres barquettes vides et propres. En chemisette et espadrilles, méduses aux pieds, restaurateurs et curieux, naviguaient dans ce joyeux et bruyant bordel qui semblait être totalement désorganisé, mais qui avait sa logique que je ne comprenais pas. Des signes de la tête, ou des ordres donnés avec les doigts, la voix ou simplement le regard accompagné d'une fermeture de paupières. Je n'y comprenais rien. Il y avait des congrès énormes et un petit requin. Il devait mesurer un mètre, mais quand même, c'était un requin et les prochaines excursions en bateau gonflable se feraient le plus proche possible de la plage. Croix de bois, croix de fer.

Il faisait nuit noire au camping de la croquette enchantée. Je guettais le moindre petit craquement de brindilles, le souffle d'une espadrille sur le gazon brûlé du mois d'août, mais rien. Seul le spectacle des étoiles éclairait le toit des caravanes. Une lampe à gaz faisait danser des ombres d'une canadienne deux places et dans une autre allée des couche-tard jouaient aux cartes. Au loin, les mats chantaient dans la nuit, bercés par les vagues. Le rendez-vous était pourtant à l'intersection des allées huit et neuf, mais Croquette princesse se faisait attendre. Au loin la bonbonne Antargaz ronronnait comme un gros chat. Je fis quelques pas dans l'allée neuf, quand une main m'attrapa le poignet.

- Tu vas où ?

C'était elle, belle comme un cœur, dans un pyjama blanc.

- Je t'attendais, on avait dit minuit !
- Je te regardais m'attendre. On y va ?
- Où ça ?
- Bah, les libérer, banane !

Quel idiot je faisais, avec elle pas moyen de se concentrer. Notre mission était simple et c'est Pierre Perret qui nous l'avait demandé : « Il fallait ouvrir la cage aux oiseaux ».

- Tu es sûre que c'est une bonne idée ?
- Tu as la frousse ?
- Non !
- menteur !

Elle me prit par la main en posant son doigt sur ma bouche. La cage était posée en hauteur avec une serviette de bain posée dessus pour éviter les chats et le soleil. Mais ce que ma mère ne savait pas, c'était que les plus grands prédateurs avaient les cheveux blonds, des yeux de biche et des bouches à bisous.

- Tiens, monte là-dessus !

Perché sur un siège pliant, j'avais ouvert la petite porte et un à un les petits sereins avaient agité leurs ailes.

- Laisse ouvert, ils sortiront tous seuls !

- Tu es sûr pour les perruches ?

- Tu te dégonfles ?

- Non !

En remontant l'allée, Croquette cambrioleuse avait pris ma main.

- Viens, on va s'asseoir là.

Elle fredonnait dans mon oreille.

- Les enfants si vous voyez, des petits oiseaux prisonniers, ouvrez leurs la porte de la liberté.

On est restés assis longtemps dans l'herbe sèche à contempler les étoiles. Elle avait posé ma main sur son cœur.

- Tu sens mon cœur ?

- Un peu.

- Et là tu le sens mieux ?

Elle a levé son haut et glissé ma main dessous. C'était tout rond, doux et chaud.

- Tu sens, j'ai déjà des seins.

- C'est ton cœur qui a grossi.

Elle m'a souri.

...

- Regarde-moi dans les yeux et jure !

- Je le jure maman !

- Puisqu'il te dit que ce n'est pas lui mon ange.

Mon père se rasait dans une bassine et nous regardait dans son miroir accroché au pommier.

- Toi de toute façon, tu prends toujours sa défense

J'étais retourné m'asseoir devant mon bol de Ricoré. Les frères et sœurs me regardaient avec un petit sourire.

- C'est toi qui as fait ça ?

Avait glissé une de mes sœurs.

- Non !

- Vous avez mangé les oiseaux ?

Avait lancé le père de Fabienne en arrivant près du campement.

- Justement non. Un chat a dû sans occuper.

Mon père n'en démordait pas, je n'y étais pour rien et ma mère roulait des yeux à chacune de ses phrases. La famille Croquet passa nous dire adieu. C'était le grand départ. La maman de Fabienne regardait les deux cages vides suspendues aux branches du pommier et Fabienne.

- Ce n'est pas toi qui as fait ça dit ? Elle chante ça du matin au soir. Ouvrez la cage aux oiseaux.

- Non, tu vois bien que je suis trop petite pour atteindre les cages.

- Chérie, tu chantes du Claude François toute la journée et je ne t'ai jamais vu habillée en Claudette...

- Mon dieu que tu es bête.
- Moi j'aimerais bien que tu t'habilles comme elle.
- Cours toujours idiot.

Nos pères riaient comme deux idiots sous les regards navrés de nos mamans.

- Bon, Marie, je vous ai ramené du frais qu'on ne prendra pas pour le voyage, il y a du beurre, du lait et d'autres bricoles, mais avant le départ, on vous invite à déjeuner à Ploubalay en haut du château d'eau, ça vous va ?
- J'suis pas très présentable.

Avait dit ma mère.

- Allons donc, vous êtes très bien Marie-Ange et puis ça nous ferait drôle de vous quitter comme ça. C'était un restaurant panoramique, en haut du château d'eau de Ploubalay. La vue était splendide, on y voyait jusqu'au barrage de la Rance et la baie de Saint Malo. Après le déjeuner, Fabienne et moi, avons glissé un franc dans les jumelles du Panorama et chacun à notre tour, nous avons contemplé ce très beau paysage.

- C'est long pour rentrer chez toi ?
- Oui !
- Tu es triste ?
- Oui !

Elle s'est approchée de moi et m'a embrassé, c'était bon comme les bonbons et meilleur qu'un Crokim. Nous étions devant le château d'eau sur le parking. Elle est montée à l'arrière et elle s'est retournée pour me sourire. Le père de Croquette voyageuse m'a passé la main dans les cheveux.

- Ne t'inquiète pas, on va passer vous voir cet hiver. Invitation officielle de tes parents.

J'ai dû sourire. La Mercedes s'est éloignée, puis a disparu. Je me souviens du grand carré d'herbe jauni qu'avait formé la Rapido pliante de Fabienne, allée douze, place quarante-sept. J'avais tant de souvenirs que chaque endroit où je posais mes fesses était l'endroit d'un délicieux moment avec ma Gaufre de Liège. Mon premier baiser fut aussi mon premier grand chagrin. Je n'ai jamais revu Fabienne Croquet.